

« Pendant que le grand cardinal, à la tête de sa co-  
 « lonne, gagnait le haut de la montagne des Martyrs,  
 « il rencontra le prince maure Abou-Abdallah, qui la  
 « descendait escorté de cinquante cavaliers, et se diri-  
 « geait vers la position occupée par Ferdinand sur les  
 « bords du Xenil. Aussitôt que le Maure approcha du  
 « roi d'Espagne, il voulut se jeter à bas de son cheval,  
 « et baiser la main du monarque en signe d'hommage;  
 « mais Ferdinand, se hâtant de le prévenir, l'embrassa  
 « avec toutes les marques de la sympathie et du res-  
 « pect. Abou-Abdallah livra alors à son vainqueur les  
 « clefs de l'Alhambra, en lui disant : « Elles t'appar-  
 « tiennent, ô roi ! puisque Allah l'ordonne ainsi.  
 « Use de ta victoire avec clémence et modération<sup>1</sup>. »

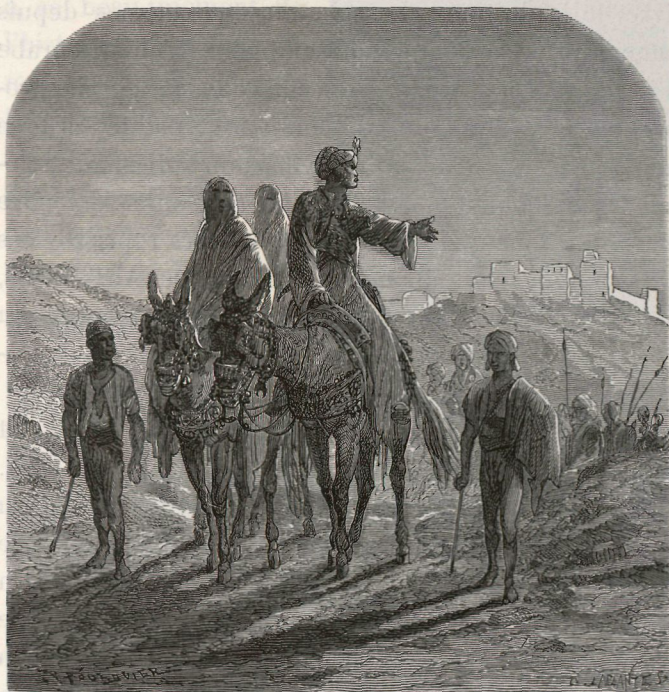
On raconte que Boabdil, s'éloignant de cette ville où il ne devait plus rentrer, s'arrêta sur une colline au moment où Grenade et ses tours vermeilles allaient pour toujours disparaître à ses yeux, et ne put retenir ses larmes : « Pleure-la maintenant comme une femme, lui dit sa mère, la sultane Ayesha, puisque tu n'as pas su la défendre comme un homme. » On montre encore, près de Padul, le lieu où s'arrêta le roi exilé, et qu'on appelle le Dernier Soupir du Maure, *el Ultimo Suspiro del Moro*.

La douleur de tout ce peuple fut profonde. Il y en a encore quelques échos jusque dans les poésies populaires du temps :

• « Amoureuse Alhambra ! ses tours, ô Muley Boabdil,

<sup>1</sup> Prescott, *Histoire de Ferdinand et Isabelle*, t. II, ch. xv.

« ses tours pleurent de se voir perdues!... Donnez-moi  
« mon cheval et ma blanche adarga, pour aller com-  
« battre et reconquérir l'Alhambra... Donnez-moi mon  
« cheval et mon écu d'azur, pour aller combattre et



« délivrer mes enfants... Mes fils sont à Cadix, ma  
« femme est à Gibraltar. O belle Malfata, vous êtes  
« perdue pour moi!... »

Il y eut longtemps, parmi les Arabes réfugiés en  
Afrique, un proverbe qui exprime d'une manière tou-



chante cet inconsolable regret. Quand l'un d'eux était triste : « Il pense à Grenade, » disaient ses compagnons.

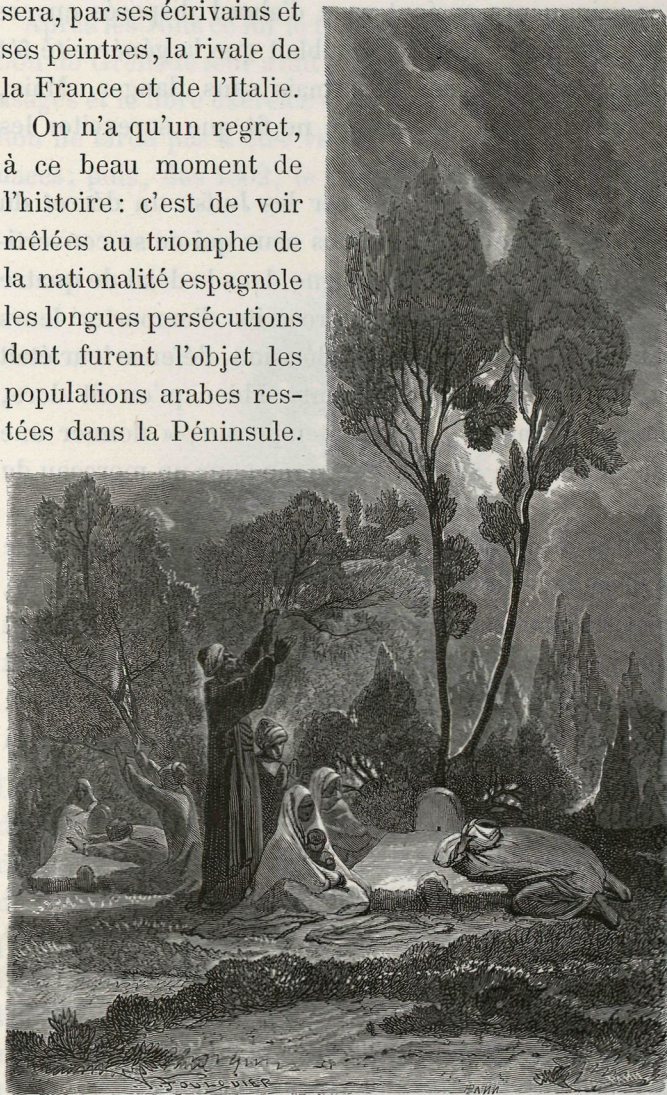
Mais la chute de Grenade était un de ces événements dont on peut dire qu'ils sont écrits d'avance sur le livre de la destinée. Les Maures eux-mêmes depuis longtemps en avaient le pressentiment. L'empire arabe d'Espagne n'était plus qu'une ruine. La race arabe proprement dite, celle qui avait fondé le kalifat de Cordoue et apporté en Occident une civilisation si brillante, s'était depuis longtemps amollie, épuisée. Pour se défendre elle avait appelé à son aide, à plusieurs reprises, ces tribus farouches et fanatiques d'Afrique, les Almohades, les Almoravides; mais en maintenant la domination du Croissant, ces barbares n'avaient fait que hâter la décadence.

La civilisation arabe n'avait plus de vie : elle devait disparaître et faire place à une civilisation supérieure. L'Espagne, sortie enfin des longs déchirements du moyen âge, reconstituée dans son unité nationale, entre dans la plus grande et la plus glorieuse période de son histoire. De ce jour date vraiment une ère nouvelle. Le génie espagnol se déploie dans toutes les directions à la fois : il y a en lui comme une exubérance de force, de passion, d'ardeur, d'enthousiasme. L'esprit d'aventures le pousse à tous les bouts du monde : à la suite de Colomb il prend possession d'un continent nouveau. Dans les armes et dans la politique il domine l'Europe. Bientôt enfin, joignant à l'éclat guerrier l'éclat des lettres et des arts, l'Espagne, pendant deux siècles,



sera, par ses écrivains et ses peintres, la rivale de la France et de l'Italie.

On n'a qu'un regret, à ce beau moment de l'histoire: c'est de voir mêlées au triomphe de la nationalité espagnole les longues persécutions dont furent l'objet les populations arabes restées dans la Péninsule.





Les vainqueurs avaient paru d'abord disposés envers elles à la modération : il semblait que la générosité fût facile, car elle était désormais sans danger. Mais, comme il arrive, la victoire ne fit que surexciter les ressentiments et les haines.

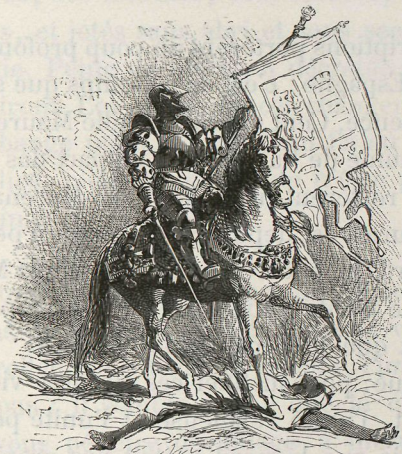
On commença par chasser les Juifs : un décret du 31 mars 1492 enjoignit à tous ceux qui ne se convertiraient pas de sortir de l'Espagne dans le délai de quatre mois. On permettait aux proscrits d'emporter leurs biens ; mais, par une amère dérision, défense leur était faite d'emporter ni or ni argent : si bien qu'on vit alors, comme le rapporte un contemporain, « donner une maison pour un âne, et une vigne pour un morceau de drap. »

D. Diego de Colmenarès raconte, dans son *Histoire de Ségovie*, que les Juifs qui habitaient cette ville, avant de pouvoir se résoudre à la quitter, passèrent trois jours et trois nuits dans le cimetière où étaient ensevelis leurs pères, arrosant leurs cendres de larmes, et attendrissant de leurs gémissements tous ceux qui les entendaient.

Cinquante mille familles, environ huit cent mille âmes, selon Mariana (il y a vraisemblablement exagération), sortirent du territoire de l'Espagne. Malgré la sévérité des édits, ils emportèrent de grandes quantités d'or cachées jusque dans les bâts et les selles des ânes et des chevaux. Mais surtout, ce qui était bien plus regrettable que ces richesses métalliques, ils emportèrent avec eux presque tout le commerce et plusieurs des industries importantes du pays.



Après les Juifs ce fut le tour des Maures. La capitulation de Grenade leur avait garanti le maintien de leurs usages et le libre exercice de leur culte : cette capitulation ne tarda pas à être violée. On usa d'abord de menaces ; puis, dès 1502, le culte musulman fut proscrit.



Ceux qui ne se convertirent pas furent expulsés ou réduits en esclavage. La plupart feignirent de se soumettre ; ce sont ceux qu'on désigna depuis sous le nom de Maurisques (*Moriscos*). Mais cela ne les sauva pas pour longtemps. En 1507, de nouveaux édits de Philippe II les obligent à renoncer à leur langue, à leurs habillements, à leurs usages, jusqu'à leurs danses nationales et à leurs noms et surnoms arabes. Des insurrections éclatent, et une guerre sanglante se prolonge pendant plusieurs années dans les Alpuxarras.



Enfin, sous Philippe III, en 1609, les Maurisques, qui, malgré tout, s'étaient multipliés, surtout dans le royaume de Valence, furent définitivement expulsés d'Espagne. Entassés à bord de navires, ils furent jetés sur les plages désertes de Tlemcen : un grand nombre périrent en route ou sur cette côte inhospitalière.

Ces proscriptions portèrent un coup profond à la prospérité de l'Espagne : c'est de ce temps que sa dépopulation commence. Cent quarante mille Maures sortirent du seul royaume de Valence : la plupart des villages de la Catalogne restèrent vides ; la Sierra-Morena, couverte alors de cultures, est depuis cette époque à peu près déserte. Aujourd'hui encore, entre Grenade et Malaga, sur un espace de trente lieues, on ne trouve plus qu'une seule ville et quelques misérables villages.

On a allégué, pour justifier ces mesures violentes, la raison d'État, l'unité religieuse et l'unité politique en péril. Je crois que le péril n'était pas grand. Avec le temps, les Maurisques se seraient fondus dans la masse de la nation, et seraient devenus des Espagnols, comme les Juifs de France et d'Allemagne sont devenus des Français et des Allemands. La raison véritable fut plutôt dans l'orgueil ombrageux d'un despotisme qui ne supportait ni résistance ni dissidence : l'unité politique est le prétexte de toutes les tyrannies ; c'est celui dont on se prévaut, en Suède, pour condamner comme criminels d'État ceux qui se convertissent au catholicisme ; c'est celui sous lequel l'Irlande est opprimée depuis des siècles.



L'histoire a de curieux et éloquents enseignements. En 1609, sous prétexte d'intérêt politique, Philippe III déporte violemment les pauvres Maurisques. En 1767, le vent a tourné; mais le prétexte de sûreté politique est tout aussi commode. Cette fois, ce sont les jésuites qui sont proscrits d'Espagne par Charles III; et en un seul jour six mille prêtres, parmi lesquels des malades, des vieillards, des infirmes, sont enlevés, entassés sur des navires, et jetés sans abri et sans secours sur les côtes d'Italie. Peine de mort est décrétée contre ceux qui désobéiront. Les circonstances changent, le despotisme ne change point. Et celui qui l'a eu aujourd'hui pour complice, n'est jamais sûr de n'être point sa victime demain.

Nous retournons tous les jours à l'Alhambra. On ne se lasse pas de le revoir. Si à la seconde visite la surprise naturellement est moins grande, l'impression ne s'affaiblit pas : il semble même que le charme vous gagne et vous pénètre davantage à mesure que les souvenirs historiques se réveillent, et qu'en imagination on repeuple de ses anciens hôtes ce palais, d'où il semble qu'ils soient sortis d'hier. La vie arabe, la civilisation arabe, est si fortement empreinte dans cette architecture; elle y a trouvé une expression si exacte et si complète; ces monuments étaient si bien en harmonie avec le génie, les idées, les mœurs de la race, que les conquérants, tout en les admirant, n'en ont rien su faire; ils n'ont pu les approprier à leur usage. C'est là le caractère d'une architecture vrai-



ment nationale et originale : elle a son cachet ineffaçable.

La poésie, la religion des Arabes ont laissé partout ici leur trace. Les murailles sont couvertes d'inscriptions en beaux caractères cufiques, qui, ingénieusement mêlés aux arabesques, contribuent à l'ornementation. De ces inscriptions, les unes sont des versets du Koran ou des sentences pieuses ; les autres, marquées la plupart de l'exagération orientale, sont à la louange du sultan qui a construit telle ou telle partie du palais. Les deux inscriptions qui reviennent le plus souvent sont : « Bénédiction » et « Dieu seul est vainqueur. » Cette dernière est la devise qui accompagne partout les écussons aux armes des rois de Grenade.

Sur les chambranles de la porte d'entrée du patio des Myrtes, on lit : « Je suis comme la parure nuptiale  
« d'une fiancée douée de toutes les beautés et de toutes  
« les perfections. »

Dans la même cour est cet éloge du sultan :

« O fils de la grandeur, de la prudence, de la sagesse,  
« du courage et de la libéralité, qui surpasse la hauteur  
« des étoiles dans les régions du firmament ! Tu t'es  
« élevé à l'horizon de l'empire, comme le soleil, pour  
« dissiper les ombres créées par l'oppression et l'in-  
« justice... Tu as garanti du souffle de la bise d'été  
« jusqu'aux plus tendres branches, et fait trembler les  
« étoiles mêmes dans la voûte des cieux... »

Une des choses qu'on admire le plus à l'Alhambra, ce sont les plafonds et surtout les coupoles en forme de demi-orange, *medias naranjas*, comme disent les











Espagnols. Il ne se peut rien voir de plus gracieux et de plus hardi. Les salles sont carrées, et, autant que mon ignorance en peut juger, il y avait là cette difficulté particulière, qui consiste à dissimuler les angles pour inscrire une circonférence dans un quadrilatère. C'est là justement que triomphe l'art des architectes arabes. Ces encoignures sont remplies par des segments de voûtes en corbeille ou plutôt en coquille renversée, qui se relie, par les plus ingénieuses combinaisons, à la voûte principale. L'ensemble s'appuie sur des pendentifs fouillés et taillés à facettes, se rattachant aux grandes lignes de l'édifice. Ces coupoles sont en bois de cèdre ou de mélèze, ornées d'incrustations de nacre et d'ivoire, et formées d'innombrables morceaux ajustés comme dans une marqueterie. Leur surface est décorée d'ornements en pommes de pin, ou de pendentifs tronqués. On dirait une voûte toute hérissée de stalactites, ou mieux encore une ruche vue en dessous; car ces curieux ornements sont d'une construction géométrique qui rappelle les alvéoles de l'abeille. Chacun de ces alvéoles est peint de couleurs variées, où dominent l'azur, le grenat et l'or. Souvent cette décoration de la coupole et des encoignures se prolonge d'un angle à l'autre par des corniches ouvragées dans le même système, qui font alors comme de magnifiques draperies de soie suspendues en festons le long des murailles.

On a remarqué que les Arabes se sont servis exclusivement, pour ces ornements, des couleurs primitives, bleu, rouge et jaune ou or. Ils n'employaient



les couleurs secondaires ou mêlées que dans les sou-bassements en mosaïques, où l'œil peut percevoir les nuances. Du reste, toutes les restaurations faites depuis par les rois espagnols se reconnaissent aisément à la grossièreté de l'exécution et à l'absence de cette harmonie que les Arabes donnaient à leurs peintures.

Au bout de la cour des Lions est une salle longue qu'on appelle la salle du Jugement, et qui est une des plus intéressantes du palais. Elle est divisée en trois compartiments par de larges ogives de la forme la plus élégante. Les plafonds sont revêtus de peintures, dont l'origine a été fort discutée par les savants. La plus remarquable est celle qui décore l'alcôve du milieu, ou Divan. Elle représente dix personnages, dix chefs arabes, coiffés du turban, avec de longues barbes, tenant en main l'épée, assis en rond sur des coussins. Cette peinture, dans laquelle les Espagnols ont cru reconnaître un tribunal, a fait donner nom à cette salle. Sur les plafonds des deux autres alcôves sont figurées des scènes de guerre et de chasse représentant d'un côté des chevaliers maures, de l'autre des chevaliers chrétiens.

Ces peintures appartiennent visiblement à un art tout primitif. Les couleurs sont très-vives, mais à teintes plates et sans ombres; les contours sont dessinés en bistre; le fond est d'or, avec des ornements en relief. Elles sont faites sur des peaux clouées au plafond, et revêtues à l'avance d'une légère couche de plâtre. Quant aux figures mêmes, elles sont froides et



un peu gauches dans leurs attitudes; et pourtant on ne peut méconnaître, dans les têtes des guerriers qui jugent ou délibèrent, une expression vraiment noble, et cette gravité, cette majesté qui semblent naturelles aux hommes de l'Orient. Dans les tableaux de combats et de chasses il y a des détails finement rendus et des figures de femmes qui ne sont pas sans grâce.

De qui sont ces peintures? Ont-elles été faites par les Maures, ou faut-il les attribuer aux Espagnols, qui les auraient exécutées après la conquête? La seconde opinion est la plus généralement admise. On allègue à l'appui qu'il n'y a trace nulle part ailleurs de peintures provenant des Maures, et que leur religion leur défendait la représentation des êtres animés. Ces deux raisons ne sont pas décisives. Plusieurs faits montrent que la prohibition religieuse dont on parle était, dans les derniers temps du moins, peu respectée. La fontaine des Lions le prouverait à elle seule : le vase célèbre qu'on appelle vase de l'Alhambra, et un bas-relief qui fait partie de la décoration d'une autre fontaine, portent aussi des images d'animaux. D'où l'on peut conclure que, sous ce rapport, comme sous bien d'autres, les Maures d'Espagne, comme ceux de Perse, s'étaient relâchés singulièrement de la sévérité première.

On a fait remarquer aussi que, dans les peintures de la salle du Tribunal, les accessoires, ainsi que les ornements des coupoles, sont d'un style mauresque très-pur, style que les Espagnols, dans leurs travaux postérieurs, n'ont jamais su ni voulu imiter; et enfin que, dans une des batailles, un Maure est représenté tuant un



chrétien : humiliation que l'orgueil espagnol ne se serait certainement point infligée, surtout après la conquête <sup>1</sup>.

Je laisse à de plus compétents le soin de trancher la question. Perez de Hita, dans ses *Guerres civiles de Grenade*, attribue formellement ces peintures aux Arabes. « Le roi Muley-Hacen, dit-il, fit peindre par « de grands artistes, dans la salle principale de son « palais, où l'on peut encore les voir aujourd'hui, les « portraits de ses prédécesseurs; et dans une autre « salle les principales batailles livrées entre les chré- « tiens et les Maures <sup>2</sup>. » Le livre de Perez n'est pas une autorité bien sérieuse; mais comme témoignage de la tradition il a sa valeur. Perez écrivait moins d'un siècle après la prise de Grenade : eût-il attribué ces peintures aux Maures si jamais les Maures n'avaient eu de peintures?

C'est dans la même salle du Tribunal que se trouve le beau vase dit de l'Alhambra. Il y en avait deux pareils; l'autre a été vendu à un Anglais par un gouverneur du palais. Celui qui reste n'a plus qu'une anse. C'est un vase émaillé, décoré d'ornements du plus beau style, et qui a près d'un mètre de hauteur. La céramique avait disparu de l'Europe, au moyen âge, quand les Arabes la rapportèrent. Ils l'avaient empruntée aux Chinois et aux Persans; mais ils perfectionnèrent leurs procédés, et se firent dans cet art une telle réputation

<sup>1</sup> Voyez J. Goury et O. Jones, *l'Alhambra*.

<sup>2</sup> *Guerras civiles de Grenada*, chap. II.



d'habileté qu'au <sup>xiv</sup><sup>e</sup> siècle les riches seigneurs chrétiens leur commandaient des plats ornés de leurs écussons. Plus tard les Espagnols de Valence et surtout de Majorque déroberent leur secret aux Arabes; et de



là le nom de majoliques (*vasi majolichi*) que ces poteries prirent au <sup>xvii</sup><sup>e</sup> siècle en Italie, où elles furent très-recherchées.

Bien des dégradations affligent le regard du voyageur dans cette partie de l'Alhambra, qui en est la plus précieuse et aussi malheureusement la plus menacée de ruine. J'ai déjà parlé des lourdes toitures dont on a